



LA VENGEANCE DE L'ARABE PAR SA M'MA DANS *MEURSAULT, CONTRE-ENQUÊTE* DE KAMEL DAOUD

Abdullatif Acarlıoğlu*

Résumé

Il va sans dire que tout lecteur averti connaît l'anti-héros, Meursault, de *L'Étranger* de Camus, qui a été condamné à mort, non pas d'avoir tué un Arabe mais de ne pas connaître les règles de la société. Or, personne n'aurait prétendu que quelque soixante-onze ans après, un écrivain algérien, Kamel Daoud, écrivait la suite de ce fameux roman qui a pour titre *Meursault, contre-enquête* où le narrateur, Haroun, le frère de « l'Arabe », tué par un « certain Meursault », donne d'abord à cet Arabe un nom, Moussa, qui lui manque et qui le fait ressortir de l'anonymat. Daoud lui crée aussi une histoire et mène, cette fois, l'enquête du côté de la victime pour compléter l'œuvre de Camus qui, selon lui, était incomplète.

Contrairement à Meursault, Haroun, conscient de l'influence des mamans sur les enfants, ne néglige pas de parler de sa M'ma ainsi que de celle de Meursault. Il est à rappeler que l'histoire de l'un commençait par « Aujourd'hui, maman est morte... » alors que celle de l'autre débute par « Aujourd'hui, maman est encore vivante... » et se termine de la même manière, ce qui laisse entendre que, bien que ce soit son fils cadet, Haroun, qui tue un Français, c'est bien sa M'ma si imposante qui venge son fils, « l'Arabe ».

Les mots-clés : *Camus, Meursault, Maman, M'ma, Kamel Daoud*

KAMEL DAOUD'UN *MEURSAULT, KARŞI-SORUŞTURMA* ADLI ROMANINDA ARAP'IN ANNESİ TARAFINDAN İNTİKAMI

Özet

Nobel Edebiyat Ödülü sahibi Albert Camus'nün *Yabancı* başlıklı romanındaki karşıt-kahraman Meursault'nun bir Arap öldürmekten değil, toplumsal kuralları bilmemekten idama mahkûm olduğunu dikkatli her okuyucu bilmektedir. Buna karşın, 71 yıl sonra Cezayirli Yazar Kamel Daoud'un *Meursault Karşı-Soruşturma* başlıklı eseriyle bu ünlü romanın devamını yazacağını kimse tahmin edemezdi. Bu eserde, Meursault tarafından öldürülen Arap'ın kardeşi anlatıcı Haroun, isimsiz olan Arap'a Musa adını verir ve böylece onu bilinmezlikten kurtarır. Daoud, böyle bir kurguyu kaleme alarak eksik kalan Camus'nün eserini tamamlamış olur ve soruşturmayı bu kez mağdur açısından ele alır.

Meursault'nun aksine annelerin çocuklar üzerine olan etkisinin bilincinde olan Haroun, kendi annesinden ve Meursault'nun annesinden sıklıkla bahsetmeyi ihmal etmez. Hatırlatmak gerekirse, Meursault'nun öyküsü "Bugün annem öldü..." şeklinde başlamışken, Haroun'unki "Bugün annem hala hayatta..." diye başlar ve böyle biter. Öyle ki bir Fransız öldüren küçük oğlu Haroun olmasına rağmen, "Arap"ın intikamı Ana'nın kendisi almış olmaktadır. Çünkü azmettiren kendisidir.

Anahtar sözcükler : *Camus, Meursault, Anne, M'ma, Kamel Daoud*

*Prof.Dr. , Anadolu Üniversitesi, Eğitim Fakültesi, ESKİŞEHİR.

e-posta:acarlio@anadolu.edu.tr

INTRODUCTION

Il va sans dire que tout lecteur averti connaît l'anti-héros, Meursault, de *L'Étranger* de Camus, qui a été condamné à mort, non pas d'avoir tué un Arabe, mais de ne pas connaître les règles de la société. Or, personne n'aurait prétendu que quelque soixante-onze ans après, un écrivain algérien, Kamel Daoud, écrivait la suite de ce fameux roman qui a pour titre *Meursault, contre-enquête*¹ où le narrateur, Haroun, le frère de « l'Arabe », tué par un « certain Meursault », donne d'abord à cet Arabe un nom, Moussa, qui lui manque et qui le fait ressortir de l'anonymat. Daoud lui crée aussi une histoire et mène, cette fois, l'enquête du côté de la victime pour compléter l'œuvre de Camus qui, selon lui, était incomplète.

Nous constatons par là une fois de plus que le roman est le fruit des conflits. L'un des derniers exemples est certainement ce roman de Daoud. En effet, la première préoccupation du narrateur Haroun est de savoir pourquoi on ne parle que de Meursault dans *L'Étranger* de Camus alors qu'il y a bel et bien un autre mort qui s'appelle l'Arabe sans identité quelconque. Autrement dit, « c'est lui, le deuxième personnage le plus important, mais il n'a ni nom, ni visage, ni paroles » (Daoud, 2014 : 63).

L'argumentation du narrateur nous semble assez plausible, car il se plaint auprès de Camus : « c'est l'un des livres les plus lus au monde, mon frère aurait pu être célèbre si ton auteur avait seulement daigné lui attribuer un prénom, H'med ou Kaddour ou Hammou, juste un prénom, bon sang ! » (Daoud, 2014 : 62). Il conteste aussi « l'absurdité de sa mort », et il lance « une histoire pour lui donner un linceul » (Daoud, 2014 : 31).

LE NARRATEUR HAROUN

Haroun est un personnage âgé qui est assis dans un bar et qui reste jusqu'à la fermeture à raconter la face cachée du récit de Meursault à un sourd muet pour témoin. En tant que le narrateur et le personnage, il a, dès le début du roman, « une envie terrible de hurler au monde » qu'il est le frère cadet de l'Arabe assassiné par Meursault quand il avait sept ans et que tous les deux sont avec leur M'ma « les seuls véritables héros de cette histoire devenue célèbre » (Daoud, 2014 : 148).

Lorsque son père disparaît, Moussa prend son rôle et, lorsque celui-ci est assassiné à son tour, c'est Haroun qui le remplace. Il va à l'école sur l'insistance de sa mère pour apprendre à « lire les fragments de journaux qu'elle collectionnait et qui racontaient comment on avait tué Moussa » (Daoud, 2014 : 114).

Comme l'amour de la mère est plutôt concentrée sur Moussa, sans doute parce qu'il est victime, Haroun se sent nettement au deuxième plan. Il se retrouve donc dès son adolescence « piégé » entre son frère Moussa et sa maman qui a juré de venger celui-ci parce qu'elle lui a « transmis ses peurs et Moussa son cadavre » (Daoud, 2014 : 52) si bien qu'il déclare : « J'ai tant de fois souhaité tuer Moussa après sa mort, pour me débarrasser de son cadavre, pour retrouver la tendresse perdue de M'ma » (Daoud, 2014 : 57).

Il s'avère alors qu'Haroun souffre de la disparition de son frère autant que sa mère, sinon plus. Par exemple, il qualifie son corps de « trace du mort » avant de se confesser en ces termes : « Ma mère, par conséquent, m'imposa un strict devoir de réincarnation. Elle me fit ainsi porter, dès que je fus un peu plus costaud, et même s'ils m'étaient trop grand, les habits du défunt – ses tricots de peau, ses chemises, ses chaussures, et ce jusqu'à l'usure » (Daoud, 2014 : 51). « Depuis toujours on se moquait de moi, depuis notre arrivée à Hadjout. On me croyait malade, dépourvu d'un/sexe d'homme ou prisonnier de cette femme qui se disait ma mère » (Daoud, 2014 : 113-114). Il se considère alors comme « son objet, pas son fils » et se sent indifférent envers sa mère « encore vivante ». Il s'explique de façon suivante : « j'appréhende le jour où je serai forcé d'y revenir pour enterrer M'ma – elle qui semble ne pas vouloir mourir. » (Daoud, 2014 : 41).

Haroun en veut autant à Camus : « C'est ton héros qui tue, c'est moi qui éprouve de la culpabilité, c'est moi qui suis condamné à l'errance » (Daoud, 2014 : 57), ce qui lui rappelle le rocher de Sisyphe : « pousser un cadavre vers le sommet du mont avant qu'il ne dégringole à nouveau, et cela sans fin » (Daoud, 2014 : 57). Il se compare aussi au personnage Meursault : « Vois-tu, j'ai, moi aussi, une mère et un meurtre sur le dos. C'est le destin » (Daoud, 2014 : 64). En tout état de causes, il accuse sa maman, Moussa et Meursault d'être ses « meurtriers » sans lesquels il pourrait « mieux vivre ».

¹ Daoud, K. (2014). *Meursault, contre-enquête* Actes Sud, Paris.

Ne se sentant jamais « arabe » à son tour, Haroun avoue qu'il a « pleuré Moussa des années après sa mort » et qu'il a tenté de reconstituer les morceaux du puzzle pour éclaircir le crime commis mais que ce dernier le « menait à une impasse, à un fantôme, à la folie » (Daoud, 2014 : 67).

MOUSSA

Nous devons d'abord rappeler que Moussa est le prénom de l'Arabe tué par le « meurtre » Meursault. Il est donc « un anonyme qui n'a pas eu le temps d'avoir un prénom » (Daoud, 2014 : 11) dans le roman de Camus. Haroun s'en plaindra ainsi : Meursault « avait un nom d'homme, mon frère celui d'un accident » (Daoud, 2014 : 13). Nous pouvons alors interpréter ce point de vue de la manière suivante : Le bourreau a un nom mais la victime n'en a même pas ! Les journaux de l'époque ne donnaient pas non plus « son nom, son quartier ou son âge, pas même les initiales de son nom » (Daoud, 2014 : 114). Ces mots du narrateur démontrent fort bien sa préoccupation : « Il a donc fallu le regard de ton héros pour que mon frère devienne un 'Arabe' et en meure » (Daoud, 2014 : 71).

En effet, la non-identification de l'Arabe est assez paradoxale comme l'affirme Haroun : « C'est mon frère qui a reçu la balle, pas lui ! C'est Moussa, pas Meursault, non ? » (Daoud, 2014 : 14). « Dans le tas, personne ne s'est demandé quelle était la nationalité de Moussa. On le désignait comme l'Arabe, même chez les Arabes. C'est une nationalité, 'Arabe', dis-moi ? » (Daoud, 2014 : 148).

Haroun porte donc ce gros souci sur son dos toute sa vie ; son frère avait bien un nom comme tout le monde, mais il restera toujours l'Arabe à cause de Meursault. Il se révolte de cette façon : « Moussa, Moussa, Moussa... j'aime parfois répéter ce prénom pour qu'il ne disparaisse pas dans les alphabets. [...]. Un homme vient d'avoir un prénom un demi-siècle après sa mort et sa naissance. J'insiste » (Daoud, 2014 : 23). De plus, « le mot 'Arabe' y est cité/vingt-cinq fois et pas un seul prénom, pas une seule fois » (Daoud, 2014 : 130-131) alors que son frère est comparable au prophète Moïse : « Mon frère Moussa était capable d'ouvrir la mer en deux et il est mort dans l'insignifiance, tel un vulgaire figurant, sur une plage aujourd'hui disparue » (Daoud, 2014 : 20).

Cependant, le narrateur n'hésite pas à attirer notre attention sur le côté vagabond de son frère qui « revenait toujours à l'aube, ivre, étrangement fier de sa révolte » (Daoud, 2014 : 19). « Il y avait bel et bien les traces d'une femme dans les derniers jours de Moussa, un parfum de jalousie » (Daoud, 2014 : 29) « Les souleries fréquentes de Moussa ces derniers temps, ce parfum qui flottait dans l'air, ce sourire fier qu'il avait quand il croisait ses amis, leurs conciliabules trop sérieux, presque comiques et cette façon qu'avait mon frère de jouer avec son couteau et de me montrer ses tatouages. « Echedda fi Allah » (« Dieu est mon soutien »). « Marche ou crève » sur son épaule droite. « Tais-toi » avec, dessiné sur son avant-bras gauche, un cœur brisé » (Daoud, 2014 : 30).

M'MA

Tout le monde se rappelle que *L'Etranger* commençait par « Aujourd'hui maman est morte [...] » alors que le roman de Daoud débute par « Aujourd'hui, M'ma est encore vivante » (Daoud, 2014 : 11), ce qui annonce déjà l'affrontement des deux romans. La mère de Haroun est donc bien vivante, et elle le restera tout au long de l'œuvre d'autant plus qu'une mère est considérée comme « la moitié du monde » en Algérie. Elle a un caractère imposant contrairement à celle de Meursault qui était plutôt silencieuse. Mais la mort de son fils la blesse profondément à tel point qu'elle est en « deuil sans fin », car nous savons que c'est la plus grande douleur du monde de perdre son enfant. Elle se bat « pour une pension de mère de martyr après l'Indépendance » (Daoud, 2014 : 23) sans pour autant rien obtenir. Car, tout simplement, ce n'est pas seulement le nom de l'Arabe qui manque mais aussi son cadavre, qui restera un « mystère », ce qui n'empêche pas Haroun et sa mère d'aller rendre visite à sa tombe vide.

Bien qu'elle soit une analphabète, elle mène l'enquête aussi soigneusement qu'une détective : elle visite des cimetières, harcèle les camarades de Moussa, veut même parler à Meursault « qui ne s'adressait plus qu'à un morceau de journal retrouvé sous son paillason de cellule » (Daoud, 2014 : 44). Elle a expliqué aux « voisines qu'elle avait retrouvé la maison où avait grandi l'assassin et qu'elle en avait insulté la grand-mère peut-être 'ou l'une de ses parentes ou, au moins, une roumia comme lui' » (Daoud, 2014 : 54).

Pour souligner la décision incontournable de sa maman, le narrateur s'exprime : « on n'a jamais pu croiser le meurtrier, le regarder dans les yeux ou comprendre ses motivations. M'ma interrogea tant et tant de monde

que je finis par en avoir honte, comme si elle mendiait de l'argent et non des indices » (Daoud, 2014 : 55). Elle a donc un caractère assez ambigu comme l'explique si bien le narrateur : « M'ma, à force de me raconter des mensonges et des histoires invraisemblables sur Moussa, a fini par provoquer mon soupçon et mis de l'ordre dans mes intuitions. Je recomposais tout » (Daoud, 2014 : 30).

Vers la fin du roman, sa M'ma finira par ressembler à celle de Meursault : elle sera tellement vieille et habitera « ce qui est déjà une sorte d'asile, c'est-à-dire dans sa petite maison sombre, avec son petit corps ramassé comme un dernier bagage à main. » (Daoud, 2014 : 37). « M'ma est d'ailleurs une statue. Je me souviens que quand elle ne faisait rien, elle restait là, assise sur le sol, immobile, comme vidée de sa raison d'être », dira-t-il (Daoud, 2014 : 103). Et la dernière phrase du narrateur concernant sa mère sera : « Aujourd'hui, M'ma est encore vivante, mais à quoi bon ! Elle ne dit presque rien » (Daoud, 2014 : 152) exactement comme celle de Meursault.

LE CRIME

Du début à la fin, le narrateur et le personnage Haroun étudie et réétudie le crime commis dans *L'Étranger* ou, mieux dire, mène la contre-enquête, et nous rapporte que malgré quelque 40 ans écoulés, « les gens en parlent encore, mais n'évoquent qu'un seul mort [...] alors qu'il y en avait deux, de morts » (Daoud, 2014 : 11). C'est-à-dire qu'au lieu de parler de la victime, ils parlent de l'assassin. Est-ce bien raisonnable, sinon injuste ? En plus, « le meurtrier est devenu célèbre » (Daoud, 2014 : 12) alors que le mort n'a toujours pas été identifié. En s'adressant à Camus, le narrateur s'écrie : « ton Caïn a tué mon frère pour ... rien ! Pas même pour lui voler son bétail » (Daoud, 2014 : 67).

Pour en revenir à l'acte criminel commis par Meursault en 1942, il lui paraît bien gratuit, car « l'assassin est condamné à mort pour avoir mal enterré sa mère et avoir parlé d'elle avec une trop grande indifférence. Techniquement, le meurtre est dû au soleil ou à de l'oisiveté pure » (Daoud, 2014 : 63). Après avoir écrit une lettre de menace à la demande de Raymond, « proxénète », à l'attention d'une « prostituée », Meursault tue l'Arabe pour venger celle-ci. Il est maintenant mondialement connu, devenu même célèbre alors que la pauvre victime qui est son frère s'appelle toujours l'Arabe et que personne ne s'en inquiète ni ne connaît sa famille.

Il prétend aussi que Meursault a commis ce délit lâchement : c'est un crime d'une « nonchalance majestueuse », il est loin d'être un « *chahid* » (Daoud, 2014 : 15). Quant à sa mère, elle lui communique d'abord qu'un « *gaouri* avait tué l'un des fils du voisin qui essayait de défendre une femme arabe et son honneur. » (Daoud, 2014 : 33) alors que c'était son frère.

Pendant son interrogation minutieuse, le narrateur s'efforce d'identifier aussi la fille arabe qui était question dans *L'Étranger*. D'après ce que Moussa avait soufflé dans son sommeil, la « fille mystérieuse », coiffée comme les stars du cinéma, s'appelait Zoubida. C'est sans doute « pour insulter la mémoire de Moussa, le salir et atténuer ainsi la gravité de sa propre faute ? » (Daoud, 2014 : 72) que Camus parle de cette femme, et c'est lorsque Moussa voulait « sauver l'honneur de la fille en donnant une correction » à Meursault qu'il a été abattu « froidement sur une plage » (Daoud, 2014 : 27).

Il ne nous paraît pas étonnant que la mère du narrateur réclame la tête de Raymond qui était à l'origine du drame de l'Arabe et de « cet imbroglio de mœurs, de putes et d'honneur » mais ce Raymond est pratiquement introuvable comme le corps de Moussa et plein d'autres traces comme il l'affirme : « Oui, j'y suis allé six fois, sur cette plage. Mais je n'ai jamais rien/retrouvé, ni douilles ni tracs de pas, ni témoins, ni sang séché sur le rocher. Rien. Pendant des années » (Daoud, 2014 : 65-66).

En menant la contre-enquête, il se permet de corriger ce qui est dit dans *L'Étranger* :

« Ton écrivain meurtrier s'est trompé, mon frère et son compagnon n'avaient pas du tout l'intention de les tuer, lui ou son ami barbeau. Ils attendaient seulement. Qu'ils partent tous, lui, le maquereau et les milliers d'autres. On le savait tous, et ce dès la première enfance, on n'avait même pas besoin d'en parler, on savait qu'ils finiraient par partir » (Daoud, 2014 : 70).

Il lui arrive aussi de décortiquer des non-dits dans *L'Étranger*. « Comment [son frère] s'est-il retrouvé sur cette plage ? On ne le saura jamais. [...] comment un homme peut perdre son prénom, puis sa vie, puis son propre cadavre en une seule journée » (Daoud, 2014 : 71) et de prétendre : « D'abord la plage n'existe pas réellement, ensuite la prétendue sœur de Moussa est une allégorie ou simplement/une excuse minable de dernière minute [...] » (Daoud, 2014 : 73-74).

À son tour, sur la pression « dent pour dent » de sa maman, Haroun assassine, pour se venger, un Français, Joseph, qu'il ne connaissait même pas. Il s'exprimera : « Je n'ai qu'à faire demi-tour et ce sera fini » (Daoud, 2014 : 94) justement comme Meursault. « J'ai appuyé sur la détente, j'ai tiré deux fois. Deux balles. L'une dans le ventre et l'autre dans le cou » (Daoud, 2014 : 85). Tout de suite après, il regrette et accuse sa maman : « J'en veux à ma mère, je lui en veux. C'est elle qui a commis ce crime en vérité » (Daoud, 2014 : 99).

Par ce crime, Haroun devient aussi lâche, sinon plus que Meursault même s'il avoue que c'est sa M'man qui l'a poussé à commettre cet acte : « M'ma était derrière moi et je sentais son regard comme une main me poussant dans le dos, me maintenant debout, dirigeant mon bras, inclinant légèrement ma tête au moment où je visai. [...] Un chien aboya au loin » (Daoud, 2014 : 85). Son prétexte rappelle évidemment le « soleil » de Meursault : « La crosse de l'arme était gluante de sueur. » (Daoud, 2014 : 85).

Bref, Moussa était mort pour rien, rappelons-le mais l'acte d'Haroun était aussi gratuit, voire nul, car il ne connaissait même pas ce Joseph qui avait eu le malheur de venir se réfugier chez eux cette nuit d'été 1962. Nous savons que les mœurs refusent l'assassinat d'un réfugié partout dans le monde. De plus, cette personne était complètement innocente puisque c'est sa maman qui l'avait choisi comme victime « parce / qu'il adorait se baigner à quatorze heures ! Il en revenait bronzé, insouciant, heureux et libre » (Daoud, 2014 : 121-122).

Une fois que la vengeance soit faite, Haroun retrouve le bonheur qui lui manquait depuis la mort de son frère parce que sa mission est accomplie : il se sent « soulagé, allégé, libre ». Il déclare qu'il peut « enfin aller au cinéma ou nager avec une femme » (Daoud, 2014 : 87). La joie de sa mère qui devient soudain très douce était beaucoup plus grande : « M'ma chantonnait ! Je m'en souviens très bien, car c'était la première fois qu'elle se laissait aller à chanter, ne serait-ce qu'à mi-voix. [...] Elle fêtait le retour de Moussa » (Daoud, 2014 : 105). S'il faut résumer son état d'âme en une phrase, elle était « enfin vengée ».

CONCLUSION

Le narrateur Haroun souligne que Camus a écrit un roman il y a quelque 20 ans où un « Arabe », non identifiée, a été assassiné sur une plage à Alger mais que c'était l'époque des colons où ce n'était même pas la peine de lui donner un nom, où l'on mettait tous les Arabes dans le même panier et où l'on pouvait en tuer autant qu'on voulait. Alors, avec la complicité de sa mère, il se donne la mission de mener la contre-enquête pour que « justice soit faite » (Daoud, 2014 : 16), autrement dit pour restituer l'identité de l'Arabe. Il se présente comme le frère de cette pauvre personne qui pourtant avait bien un nom comme tout être humain. Toujours sur la pression de sa M'ma, il assassine un Français, Joseph, pendant la guerre de l'Indépendance où, cette fois, tous les Français étaient pareils et où l'on peut en tuer sans compter. Il se croit ainsi avoir vengé son frère Moussa pour rétablir la justice au bout de vingt ans.

Il déclare pour conclure qu'il n'a fait que ce qu'il devait, rien de plus, et il s'adresse à son interlocuteur Meursault pour finir son aventure consacrée à l'identification de son frère ainsi qu'à sa vengeance :

Pardonne au vieillard que je suis devenu. [...] je me mets à errer sur la plage, pistolet au poing, en quête du premier Arabe qui me ressemble pour le tuer. Que faire d'autre, dis-moi, avec mon histoire, sinon la rejouer à l'infini ? M'ma est encore vivante, mais elle est muette. On ne se parle plus depuis des années et je me contente de boire son café. Le reste du pays ne me concerne pas à l'exception du citronnier, de la plage, du cabanon, du soleil et de l'écho du coup de feu (Daoud, 2014 : 147).

Je terminerai mon intervention en précisant que Haroun réagit, par ces comportements si absurdes, comme son rival Meursault qu'il critique sévèrement.

BIBLIOGRAPHIE

Camus, A. (1957). **L'Étranger**, Gallimard, Paris.

Daoud, K. (2014). **Meursault, contre-enquête**, Actes Sud, Paris.

Lottman, H.R. 1968). **Albert Camus**, Le Seuil, Paris.